

THÉÂTRE • *Manque* de Sarah Kane au Rideau de Bruxelles

# «J'écris la vérité et ça me tue...»

Sarah Kane s'est suicidée après avoir écrit cinq pièces qui ont été montées à Londres et Berlin avant Paris et Bruxelles. Elle n'avait pas trente ans.

Impossible de ne pas écouter *Manque* avec son visage devant les yeux, cette mort en mémoire. La violence du manque d'amour, l'insupportable douleur de l'abandon, la conquête de soi avec ou en dépit des autres, sont des thèmes qui reviennent dans toutes ses pièces, saluées par Edward Bond et d'autres, et reçues diversement par la critique et le public. C'est qu'il n'y a pas de séduction volontaire dans cette œuvre, du moins dans *Manque*, ni ruse ni effet. Rien qu'un long poème scénique âpre, terriblement juste, beau jusque dans sa désespérance. Pas un mot de trop, pas une phrase qui ne résonne en nous comme une petite cloche tibétaine.

Un carré noir et lisse, froid comme une table d'autopsie, tendu de fils rouges qui tout à l'heure rendront une musique venue du fond des abîmes. Autour des plumes d'anges déchus. La scénographie de Marco Vinals Bassols est forte comme un tableau de Bacon, abstrait mais d'où suintent le sang et le sperme. Quatre comédiens s'y déploient pour eux-mêmes, se croisent sans se voir, se touchent sans se sentir. Ils et elles disent le besoin d'aimer et d'être aimés, cherchent ou renoncent à trouver le lien entre désir et besoin d'absolu, entre les souvenirs d'enfance — désormais souillés par la



«C'est l'amour seul qui peut me sauver, et c'est l'amour qui m'a détruit...»

violence de la vie — et le besoin de lumière. Tropisme. *Pars à reviens, reste*, disent ces hommes et ces femmes avec le cœur ou les dents. Nathalie Mauger monte cette pièce par et pour le texte avec une infinie sensibilité et une intelligence architecturale, musicale, qui met en exergue les parallèles, les lignes de fuite, les droites qui jamais ne se rencontrent, les perspectives faussées. Les comédiens ne jouent pas, instrumentistes de cette humanité souffrante et désirante, ils disent, murmurent ou crient comme on jette une pierre avec une maîtrise qui touche au plus près. Sarah Kane, celle qui va mourir, nous salue, ce fragment

d'un discours d'amoureuse est celui d'une génération sans âge, de ceux qui à vingt et trente ou soixante ans dénoncent encore et toujours l'indignité de nos lâchetés et nos renoncements. Dès lors, le théâtre semble plus vrai que la vie, lui qui dit le vrai sans travestissement, clame le tout et son contraire. Ici, les femmes peuvent s'avouer *fleur bleue* et *très noire*, les hommes peuvent murmurer leur besoin de douceur, de proximité avec un autre multiple. Là, se croisent les pulsions et les rêves, l'offre et la demande sans intérêts débiteurs, les douleurs et les instants de bonheur se complètent en miroir. «C'est l'amour seul qui peut me

*sauver et c'est l'amour qui m'a détruit.*» Prière de ne pas jeter l'autre après usage.

La mise en scène, le décor, les costumes, l'interprétation de Sabine Weisshaar, Laurence Calame, Karim Barras et Luc Brumagne, confèrent à ce très beau texte, nu et dur, une poésie morbide, certes mais bouleversante dans sa pureté, cette offrande impudique et universelle. Quelque part entre Dante et Cassavetes, T.S. Eliott et Jim Morrison.

SOPHIE CREUZ

Au Rideau de Bruxelles jusqu'au 31 décembre à 20 h 15. Durée du spectacle: 1 h 05. Tél.: 02/507.83.60. La même pièce sera présentée en janvier au Théâtre de la Vie dans la mise en scène de Daniel Benoin.